



QIU XIAOLONG

Cité de
la Poussière
Rouge

LIANA LEVI



piccolo

Extrait de la publication

Introduction

Bienvenue à la cité de la Poussière Rouge

(1949)

En cette fin d'année 1949, je vis dans cette cité depuis vingt ans, et je me propose d'être votre futur propriétaire, ou plutôt le locataire principal, *ni fangdong*, dont vous serez le colocataire. Vous avez beau être étudiant depuis deux ou trois ans dans cette ville, vous ne la connaissez pas encore bien et vous cherchez un endroit commode, correct, pas cher et avec du caractère. Eh bien, la Poussière Rouge est ce qui vous convient le mieux – pour ce qui est de la vraie vie authentique de Shanghai, j'entends.

Cité de la Poussière Rouge¹. Quel nom superbe ! À en croire un maître de *feng shui*, le choix d'un nom demande une grande sagesse. Choisir des mots insignifiants ne rime à rien, mais des mots pompeux non plus. Les esprits malveillants pourraient en devenir jaloux.

1. « Cité » ne fait pas référence à un grand ensemble, mais aux micro-quartiers caractéristiques du développement urbain de Shanghai à compter de la fin du XIX^e siècle. Ils s'appuient sur des allées, les *longtang* ou *lilong*, desservant des rangs de maisons dont le modèle le plus répandu est emprunté à l'habitat traditionnel chinois : c'est le *shikumen*, du nom du porche en pierre qui le dessert ; ses bâtiments sont agencés autour d'une cour.

Nous sommes tous faits de poussière de terre, ce qui est ordinaire et pourtant essentiel; quant à l'adjectif «rouge», il a une énorme importance. Pensez à tout ce que cette couleur symbolise: la passion humaine, la révolution, le sacrifice, la vanité...

Je sais que vous êtes un jeune homme honnête et travailleur, et je souhaite que vous deveniez un de mes colocataires. Alors faisons un tour dans la cité afin que vous puissiez juger par vous-même.

Il était déjà fait mention de la cité à la fin de la dynastie des Qing. Regardez l'impressionnant panneau qui marque l'entrée de la cité, calligraphiée par un *juren*¹ de l'époque. La cité s'est ensuite développée au sein de la concession française, sans en constituer un élément essentiel. Maintenant que les communistes avancent et que les nationalistes se retirent, la situation change à nouveau. Mais ce qui ne changera jamais, je vous le garantis, c'est que cette cité est sensationnelle.

Voyez où elle est située. Au cœur de Shanghai. D'ici, vous pouvez aller partout. Vers le sud, à environ un quart d'heure à pied, vous avez le Bazar du temple du dieu protecteur de la ville où vous vous régalez d'une variété étonnante de friandises typiques. Vers le nord, vous pouvez déambuler dans la rue de Nankin, le centre commerçant de Shanghai. Si vous préférez les magasins plus élégants de la rue de Huaihai, vous y êtes en un quart d'heure. Certains soirs, l'odeur forte et caractéristique de la rivière Huangpu parvient jusqu'ici. En

1. Lettré licencié du deuxième degré, qui avait réussi l'examen impérial à l'échelon provincial.

m a rchant autour des bâtiments étrangers qui bordent le Bund, tels que la banque Hong Kong-Shanghai ou le *Cathay Hotel*, vous aurez l'impression que la rivière vous traverse et que la ville vibre avec vous.

Notre cité est de taille moyenne et comporte plusieurs allées transversales. L'entrée principale se trouve dans la rue de Jinling. À un pâté de maisons de là, vous apercevez la somptueuse résidence Zhonghui appartenant à Grand Frère Shen, de la fameuse Triade bleue. Shen est aujourd'hui un moins que rien à Hong Kong. Les choses changent en ce monde, passant de l'océan azuré à un champ de mûres lie-de-vin¹.

Quant à l'entrée arrière de la cité, elle mène au marché de Ninghai. En cas de visite impromptue, vous pouvez sortir en chaussons et être de retour en deux ou trois minutes avec une carpe vivante qui cherche encore à respirer. En outre, il y a deux entrées latérales dans la rue du Fujian, où sont rassemblés des petites boutiques et des kiosques. Et aussi des marchands ambulants. Il n'y a pas meilleure situation.

Cet ensemble d'allées appelées *longtang*, connu sous le nom de cité de la Poussière Rouge, est à lui seul un morceau d'histoire de Shanghai. Après la première guerre de l'opium, en 1842, la ville a été contrainte d'accueillir les puissances occidentales en tant que port franc, avec des secteurs choisis pour devenir des

1. Métaphore des mutations permanentes de l'univers selon la conception taoïste, empruntée au *Baopuzi neipian* (*Traité ésotérique du maître qui porte la simplicité*) de Ge Hong (283-343). Une immortelle y explique à Wang Fangping que, depuis leur dernière rencontre, elle a vu par trois fois la mer se transformer en champ de mûres.

concessions étrangères. Comme les expatriés n'étaient pas en mesure d'exploiter seuls l'immense potentiel de Shanghai, quelques Chinois ont eu la permission de s'y installer. Bientôt, les autorités des concessions ont entrepris la construction d'habitations collectives sur les lots qui leur étaient attribués.

Par commodité de gestion, les maisons ont toutes été bâties sur le même mode, alignées comme des baraquements, rangée après rangée, accessibles par des allées secondaires débouchant sur l'allée principale.

Comme dans les autres *longtang* les constructions de la Poussière Rouge sont pour la plupart de style *shikumen*, la maison shanghaienne typique à un étage avec un porche en pierre et une petite cour. À l'époque des concessions, une maison *shikumen* était destinée à une famille, avec des pièces pour les différents usages: entrée, pièce de devant, salle à manger, pièces d'angle, pièce arrière, pièces aveugles, et *tingzijian* – une mansarde en entresol au-dessus de la cuisine.

En raison de la pénurie de logements, certaines pièces ont été louées. Puis elles ont été divisées, redivisées et sous-louées jusqu'à ce que toute une famille habite dans une seule pièce. Vous avez sans doute entendu parler d'une comédie qui décrit ces conditions de logement, *Soixante-douze familles sous un même toit*. Ce n'est pas le cas de la Poussière Rouge. Il n'y a pas plus de quinze familles dans notre *shikumen*, vous avez ma parole.

Ici, des personnes de statut économique différent se mélangent. Les petits commerçants ou les cadres prennent une aile du rez-de-chaussée, tandis que les travailleurs ordinaires recherchent la pièce arrière ou

les combles. Quant au *tingzijian*, il échoit en général aux hommes de lettres désargentés. Vous avez entendu parler des écrivains de *tingzijian* des années trente, n'est-ce pas? Des endroits réellement merveilleux pour les esprits créateurs.

La vie de la cité est vraiment très riche d'activité et d'échanges. Nous faisons partie d'elle et elle fait partie de nous. Par la porte noire ouverte, vous voyez l'entrée du rez-de-chaussée, transformé depuis longtemps en cuisine collective, où vous trouvez les poêles d'une douzaine de familles ou plus, des ustensiles de cuisine, des briquettes de charbon, et de tout petits placards aux murs. On se serre, mais ce n'est pas nécessairement un mal. En faisant la cuisine ici, vous pourrez apprendre toutes les recettes provinciales de vos voisins. Si vous rentrez trempé un soir de pluie, vous n'aurez pas à vous inquiéter d'avoir pris froid, parce que votre voisin Oncle Zhao vous préparera du thé au gingembre sur son poêle et que Sœur aînée Wu ajoutera une cuillerée de sucre roux dans la boisson brûlante.

Vous ne vous ennuierez pas non plus en frottant vos vêtements sur une planche à laver dans la cour, où Grand-mère Liu et Tante Chen vous tiendront au courant des dernières nouvelles. Certains disent que les Shanghaiens sont des combinards nés, c'est faux, mais ils sont sans doute formés par le fait d'avoir toujours vécu dans une société en miniature où ils apprennent sans cesse à gérer les relations entre voisins.

Les gens se fréquentent beaucoup dans le *shikumen*, mais aussi dans la cité. Leurs logements sont tellement surpeuplés qu'ils ont besoin d'espace ailleurs.

Toute la journée la cité déborde de vie – simple, détendue et spontanée. Dans l'aube grise, les femmes sortent en pyjama les pots de chambre à la main, elles courent au marché les yeux pleins de sommeil et reviennent avec des paniers de bambou remplis, préparent à manger dans les éviers collectifs et racontent les histoires recueillies la veille. Les hommes s'étirent, font du tai chi dehors, préparent le premier thé Puits du Dragon, chantent des bribes d'opéra de Pékin et échangent quelques mots sur l'actualité, météorologique ou politique.

À l'heure du déjeuner, les résidents qui sont chez eux sortent de nouveau avec leur bol de riz, ils bavardent, ils rient, ou ils s'échangent une tranche de porc frit contre un morceau de poisson à la vapeur. Le soir, la Poussière Rouge voit davantage de monde, les hommes jouent aux échecs, aux cartes ou au mah-jong sous la lampe de l'allée, les femmes bavardent, tricotent ou font la lessive. En été, certains sortent des chaises longues en bambou ou des nattes. Il fait si chaud à l'intérieur. Quelques-uns préfèrent dormir dehors...

Tournons ici pour éviter les gouttes tombant du linge suspendu à ces perches de bambou qui traversent le ciel de l'allée. Un journaliste américain a dit que les guirlandes de vêtements colorés sur le réseau de perches de bambou au-dessus de nos têtes rappelaient un tableau impressionniste. Mais selon une croyance populaire, marcher sous des vêtements féminins peut porter malheur. En tout cas, on ne risque rien à faire un détour. C'est encore un avantage de ces allées secondaires. Vous pouvez prendre plusieurs chemins différents.

À présent, dirigeons-nous vers l'entrée principale de la cité.

Tenez! Regardez ces gens qui se rassemblent ici avec leurs fauteuils de bambou, leurs tabourets en bois, leur thé, leurs cigarettes et leurs éventails de papier. Voilà une chose dont je dois vous parler. Les conversations du soir à la Poussière Rouge.

Des parties d'échecs et de cartes ou des conversations entre voisins, vous en avez peut-être vu dans d'autres allées. Mais ce qui se passe ici est unique. En fait, des personnes qui ont déménagé de la cité reviennent exprès pour ces conversations. C'est vraiment une tradition établie. À moins qu'il ne fasse un temps épouvantable, il vient toujours un groupe de gens qui constitue le noyau du public. Les conversations du soir sont pour la cité, et à propos de la cité.

Qu'y a-t-il de remarquable, direz-vous, à ce que les voisins parlent de là où ils vivent? Eh bien, ce qui rend ces conversations tout à fait singulières, c'est leur caractère imaginaire, peut-être dû au *feng shui* de la Poussière Rouge – l'habitude de bâtir une histoire à propos de tout, une manière de voir le monde dans un grain de sable.

Bien entendu, les résidents n'ont rien de héros ou d'héroïnes – certainement pas du type «le talentueux lettré et la belle» ou «le maître incontesté du kung-fu». Et ils ne traversent pas non plus des conflits ou des grandes scènes comme on en trouve dans les livres. Les conteurs d'ici se livrent cependant à toutes sortes d'expériences, avec des retours en arrière, ou bien ils montrent sans dire, et racontent parfois de différents points de vue.

Comme les personnages sont les gens réels d'ici, les conversations du soir, comme d'autres aspects de la vie de la Poussière Rouge, prennent une grande ampleur. En écoutant une histoire, nous en donnons notre propre interprétation, et si nous savons quelque chose que le narrateur ignore, nous apportons notre contribution. Un narrateur, qui peut avoir ses raisons d'omettre ou d'altérer certains points, n'est pas toujours fiable. Le public est parfois capable de mettre l'histoire en pièces et de la raconter à son tour de différentes manières.

En outre, une histoire est censée avoir une fin, heureuse ou malheureuse. Rien de tel dans la vie. Vous pensez pouvoir mettre un terme à votre récit un soir, comme sur une dernière page, mais dans quelques années surviendra un événement ou un virage inattendu dans l'histoire réelle. Une suite ou une histoire différente. Une comédie devient une tragédie, ou inversement. Nous le savons. Parfois nous jouons aussi un rôle, aussi involontaire et insignifiant soit-il, dans la vie des personnages, qui nous affecte à son tour.

Oui, regardez ce jeune homme assis au centre. On l'appelle Vieille Racine. Son nom est Geng, homonyme de «racine», et c'est lui qui a inventé son surnom. D'après lui, «Vieille» ne se réfère pas forcément à l'âge, mais à la sagesse et à l'expérience de quelqu'un. Il est vrai qu'à vingt-cinq ans, il a une vieille tête pour ses jeunes épaules. Autodidacte, il lit des livres comme s'il avalait un jujube sans s'inquiéter du noyau. Comme on dit, *l'eau n'a pas besoin d'être profonde, elle restera fraîche tant qu'il y aura un dragon dedans*. À en juger d'après la

position de sa chaise, il va être le conteur de ce soir. Je vois un tableau noir appuyé contre son fauteuil. Je ne sais pas à quoi il sert, mais il a sûrement son importance. Assis à côté de lui, c'est Liu Quatz'yeux, un autre type du genre lecteur acharné qui aime bien donner son interprétation de tout d'après ce qu'il lit dans les journaux.

Écoutons un moment. Ne vous inquiétez pas pour l'heure. Si nous nous attardons, j'offrirai un casse-croûte du soir à mon colocataire.